

M

Le magazine du Monde



Hélène DELPRAT, enfant terrible de l'art.

À 66 ANS, LA PLASTICIENNE FRANÇAISE, QUI S'EMPLOIE AVEC CONSTANCE À ÉCHAPPER À TOUTES LES CASES ET CATÉGORIES ARTISTIQUES, VIENT DE REJOINDRE LA GALERIE SUISSE D'ENVERGURE INTERNATIONALE HAUSER & WIRTH. SON EXPOSITION "MONSTER SOUP" EST VISIBLE À PARIS JUSQU'AU 9 MARS.

Texte Emmanuelle LEQUEUX

"AH ! NON, PAS QUESTION, je ne prends pas le fauteuil ! S'asseoir, c'est s'endormir. Et puis on va bouger tout ça, il ne faudrait quand même pas que ça fasse atelier d'artiste connu !" Hélène Delprat n'est pas du genre à se poser. Quand elle nous reçoit dans son atelier d'Argenteuil (Val-d'Oise), elle virevolte entre ses toiles, gros pull et guêtres aux chevilles. Le soleil d'hiver et sa conversation à bâtons rompus réchauffent la pièce glacée. Voilà des années qu'elle travaille ici, dans une gare désaffectée, cachée

derrière des voies ferrées. À 66 ans, elle vient de rejoindre la très puissante galerie Hauser & Wirth, installée depuis l'automne à Paris et qui l'expose à partir du 20 janvier, sans abandonner pour autant le marchand Christophe Gaillard, qui la défend depuis une quinzaine d'années. Mais elle n'est pas du genre à en tirer gloriole. « *Ce que ça a changé ? Je me suis achetée une cafetière, s'amuse-t-elle en nous servant une tasse. C'est vrai, parfois je me la pète, mais seulement quand je suis seule.* »

M le magazine du Monde - 20 janvier 2024

Le Goût

*Hélène Delprat, enfant terrible de l'art /
par Emmanuelle Lequeux (p.66-67)*

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegailard.com

La plasticienne Hélène Delprat dans son atelier, à Argenteuil (Val-d'Oise), en septembre.



Elle s'avoue quand même, plus sérieusement, « heureuse de rejoindre beaucoup d'artistes qu'[elle] admire, Martin Creed, Lee Lozano, Paul McCarthy aussi, le plus impressionnant. C'est stimulant. Mais je ne veux pas boursoufler ma vie pour autant. » Le succès rencontré depuis une dizaine d'années n'a rien changé : « Je n'ai toujours pas d'assistant, je ne saurais pas quoi en faire. » Seules deux perruches vertes l'accompagnent, avec les milliers d'images dans lesquelles elle vient piocher pour son travail. « Je reste

dans la chasse, la traque d'images, je passe ma vie à écouter ce que je me raconte et tout ce que les autres disent », résume-t-elle. Il a souvent été rapporté qu'elle avait un temps abandonné la peinture, « mais c'est juste une rumeur », corrige-t-elle. « Certes, je dis que je hais mes toiles, mais ça n'empêche : j'aime ce côté anachronique de la peinture, quand aujourd'hui tout est morcelé. »

Au pied de la verrière de l'atelier, une grande toile attire l'œil, frappée d'un slogan : « I declare I am not a white european female artist » (« je déclare que je ne suis pas une femme artiste européenne blanche »). Une femme blanche et européenne, voilà le genre de classifications auxquelles elle a tenté d'échapper toute sa vie. Avec son crâne rasé emprunté à l'une de ses héroïnes, la photographe surréaliste Claude Cahun, elle n'a de leçon de fluidité à recevoir de personne. Si elle veut être considérée, c'est pour son art, pas pour les cases qu'elle cocherait. À la fois baroque, abraçadabrante, monstrueuse et enchan-tée, sa peinture est longtemps passée sous les radars.

Sans parler de ses vidéos volontiers absurdes, truffées de bonnets d'âne, de créatures du lac noir ou de pape cannibale, imprégnées des contes de Jacques Demy et des *Nuits de Cabiria*, de Federico Fellini. Tout cela compose un univers d'une affolante singularité, traversé de mille références qu'elle rechigne à décrypter. Qu'on lui demande d'où vient le titre de son exposition chez Hauser & Wirth, « Monster Soup » ? « Je ne le dirai pas ! », sourit-elle, mutine, avant de lâcher tout de même le morceau : « Cela vient d'une gravure anglaise du XIX^e siècle, qui représente une dame terrorisée regardant à la longue-vue une goutte d'eau de la Tamise. Résultat : il n'y a que de la merde ! J'adore. »

La caricature politique, les cartoons de propagande, elle en raffole, ils émaillent toute son œuvre. Notamment les images nées dans un contexte de guerre. Elles reviennent d'ailleurs partout dans son exposition. Dans ce court film arraché aux archives américaines, dans ce tapis dont les motifs géométriques sont inspirés par les papiers collants que l'on posait sur les vitrines pour les protéger en 1914-1918. « Beaucoup de motifs de guerre, c'est vrai, à mon insu. Probablement en réaction au contexte, même si je

ne réagis jamais directement à l'actualité. Mais, depuis longtemps, cette histoire m'intéresse. Je suis née à Amiens et j'ai grandi au milieu des croix blanches de la Picardie, cet immense cimetière militaire. » Au temps de son enfance dans les années 1960 de « petite fille qui jouait plutôt au cow-boy », elle se rêvait reporter de guerre. « Vocation tuée dans l'œuf ! » Mais il en reste quelque chose chez celle qui a été très marquée aussi par sa visite à Verdun et à l'ossuaire de Douaumont, « où a été tourné le *J'accuse d'Abel Gance*. D'ailleurs, une de mes toiles s'appelle *J'accuse*. »

De là à la qualifier d'artiste engagée ? Cela nous mériterait ce bonnet d'âne dont elle aime tant s'affubler dans ses élucubrations filmées. « J'ai fait un dessin qui dit : "Je n'aime pas tellement Guernica, mais ne le dites à personne." Pas pour choquer. Mais parce que j'aime bien la mauvaise foi et que j'ai une petite jalousie pour ce con qui a bloqué tout le XX^e siècle et dont l'anagramme est Pascal Obispo. Non, plus sérieusement : je ne crois strictement pas à l'efficacité de l'art pour changer quoi que ce soit. » Et d'ajouter : « Rappelons que, pendant que Picasso peignait Guernica, des cameramen se faisaient flinguer pour témoigner de la guerre d'Espagne. Ce sont leurs films qui ont servi pour Mourir à Madrid [le documentaire de Frédéric Rossif de 1963]. »

Une autre obsession traverse son œuvre : *Les Enfants terribles*, film de Jean-Pierre Melville, d'après la fable de Jean Cocteau, et la figure de Nicole Stéphane, actrice du film. « Quand elle a tourné *Les Enfants terribles*, elle avait 22 ans, dont quatre de Résistance. Elle m'a vraiment impressionnée quand je l'ai rencontrée, à près de 80 ans. » Pendant quatre ans, Hélène Delprat a filmé cette grande dame, au fil d'un de ces projets qui l'occupaient quand elle a mis entre parenthèses sa carrière d'artiste, pendant une décennie. « Pour France Culture, j'adorais interviewer des chefs d'orchestre ou des acteurs quand ils ne sont pas trop concons. J'avais proposé à la radio de retrouver les survivants des *Enfants terribles*, comme Claude Pinoteau, assistant de Melville, ou Carole Weisweiler, biographe de Cocteau. »

Pourquoi *Les Enfants terribles* l'obsède-t-il autant ? « Cette jeunesse enfermée dans sa chambre, qui tire la langue, insolente... Le personnage de

Dargelos, très androgyne, m'a hantée. Pendant des années, je me suis habillée comme lui, avec cape noire et béret. Le fantasme de ces vêtements dans lesquels on se sent autre, qui permettent d'affronter on ne sait quoi, sans rapport à la réalité. Bref, un personnage de roman. » Avatars, masques, camouflages... Tous les films que chérit cette ex-grande timide en représentent. Ainsi de *La Belle et la Bête* – Cocteau encore –, dont elle reconstituait le château dans l'exposition à La Maison rouge qui l'a fait découvrir au grand public, en 2017, « I Did it My Way ». Et puis *Les Yeux sans visage*, de Georges Franju, ou *Judex*, du même réalisateur, avec ses masques à tête d'oiseau. Et Musidora, et Belphégor.

On l'a comprise, tout chez elle procède par collages, stratifications, coq-à-l'âne. Sa peinture au premier chef. « Soit je reprends des motifs que j'ai utilisés, soit je vais chercher dans mes références, genre Gustave Moreau. Mais comment se cristallise une toile, je ne sais pas. Je commence à faire craca, avec des fonds de pots d'autres peintures, et puis je regarde, je m'ennuie. Parfois, je rame sérieux, je morfle, il faut mettre le starter. Et puis une conversation s'engage. » Jamais, elle ne procède par croquis préparatoires. C'est plutôt un imaginaire qui se sédimente peu à peu, au gré de ses trouvailles dans sa documentation, dans les photos prises dans les musées.

« Souvent, je m'arrête sur des détails. Cela peut être un Manet dont j'adore la matière ou l'oiseau d'un primitif italien. Je puise, comme pour un montage. J'installe les éléments, c'est moi qui conduis. Et parfois cela m'échappe. » À la manière des surréalistes ? Hormis Cahun, elle ne s'en avoue pourtant guère « fana » : « J'aime beaucoup cette citation de Dalí : "Je préférerais être un mauvais peintre mais vivre plus longtemps." » Mais, sinon, les écrits surréalistes l'ennuient. « Cela me semble fou, cette application à être étrange. L'étrangeté, je ne sais pas ce que c'est, je sais juste ce que c'est pour les autres. En revanche, j'admire Magritte, pour sa période vache. Oser faire de telles saloperies, c'est atroce, mais génial. J'ai beaucoup été inspirée par cela, ce goût de l'horrible sans faire le malin. » (M)

« MONSTER SOUP », DU 20 JANVIER AU 9 MARS, À LA GALERIE HAUSER & WIRTH, 26 BIS, RUE FRANÇOIS-1^{er}, PARIS 8^e.

M le magazine du Monde - 20 janvier 2024
Le Goût
Hélène Delprat, enfant terrible de l'art /
par Emmanuelle Lequeux (p.66-67)

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegailard.com